

Si la plus grande partie des causes favorisant l'émigration n'existe plus, comme nous venons de le voir, comment se fait-il que l'émigration, loin de diminuer, va s'accroissant d'une manière effrayante ? Il y a plusieurs réponses à cette question d'un intérêt primordial.

Disons un mot, d'abord du dépeuplement de nos campagnes au profit des villes (s'il y a profit pour celles-ci, ce qui est très contestable). Ce phénomène singulier, ou cette maladie de nos paysans de quitter l'air pur des champs pour l'atmosphère impure des villes, tient à plusieurs causes. Un écrivain marquant de la France, où le même mal existe, analyse ces causes comme suit :

“ Il faut signaler, en premier lieu, les singulières attractions, pourtant si peu justifiées, que la ville exerce sur l'esprit des paysans. Leur imagination la leur représente comme un séjour privilégié, où le travail est plus agréable, où l'argent se gagne plus aisément : on n'a qu'à se baisser pour le ramasser à pleines mains. Parlez-leur du séjour malsain des ateliers, des émanations fétides des usines et des fabriques, de la vie sédentaire et débilitante de l'employé de bureau, ils vous riront au nez. Comme ils travaillent, eux, à la rigueur du soleil, ils se figurent que, travaillant à l'ombre, le citadin a bien moins de peine. Ils ne savent guère que le travail des champs, en plein air, dans le voisinage des eaux et des bois, aux pures émanations des foins coupés et des autres récoltes, est autrement plus sain, plus fortifiant pour l'âme et pour le corps, qu'il est le principe des plus mâles vertus et des plus robustes santés.

“ Quant à l'argent, s'il est difficile de le gagner à la campagne, il ne l'est pas moins à la ville, et il s'y dépense plus vite. On part du village plein d'espoir, car on est sûr d'y faire fortune, et vite accourent les déceptions. Si on osait, on reviendrait, mais on craint l'ironie des voisins ; puis, on n'est pas assez paysan pour travailler la terre. On reste et l'on ne tarde pas à faire la triste expérience d'une autre réalité : c'est qu'à la ville, la misère est plus noire qu'à la campagne. Dans les villages, il y a des pauvres : il n'y a pas de malheureux. Au lieu d'être

entassés dans des appartements trop petits, à un cinquième étage, comme les ouvriers de la ville, le journalier et sa famille ont une habitation indépendante, avec un jardin et un peu de terre à cultiver. Les gros propriétaires se disputent les journées du père et occupent les enfants aux soins du bétail. Si la maladie survient et avec elle la gêne, les secours ne font pas défaut, car on est connu des gens aisés de l'endroit. Dans la ville, malgré tant d'œuvres de charité, c'est la gêne la plus dure, c'est la misère noire.

“ Le paysan, ajoute l'écrivain que nous citons, n'en continue pas moins d'aller à la ville, d'autant plus que la fascination qu'elle exerce sur son esprit, se combine avec l'idée inférieure qu'il a de son métier. Qu'un ouvrier de la grande ville vienne par hasard à la campagne, parce qu'il a un vêtement d'une coupe moins surannée, et qu'il débite avec aplomb les insanités qu'il a lues dans une feuille quelconque, les paysans l'écoutent presque comme un oracle. Mêlez-vous pourtant à la conversation : comme il est facile de voir que, si le paysan a moins de bagout (ou *bagout*) il a plus de bon sens. Son jugement naturel, que nulle mauvaise doctrine n'a frelaté, le guide à une plus saine appréciation de toutes choses ; mais le paysan se défie de lui-même, et si, un jour, son fils s'en va comme ouvrier à la ville, il croit qu'il a monté d'un cran dans la société.”

Ce tableau, fait pour la France, est l'image fidèle de ce qui se passe dans nos propres campagnes. D'ailleurs, ce mal, qui nous est si préjudiciable, est particulier à tous les pays européens et, qui l'eût cru ? même aux Etats-Unis, où il a pris de telles proportions que les autorités ont dû faire faire une étude sérieuse de ce mouvement, qui a dépeuplé une foule de campagnes, même dans le riche Etat de New-York.

Y a-t-il un remède à cette plaie particulière à tous les climats ?... Nous croyons qu'il n'est pas encore né celui qui pourra empêcher le paysan de fuir la vie modeste et frugale des champs pour courir après les appâts fascinateurs de la ville. Cette propension à quitter la